

De l'extrême est camarguais à ce qui reste de la Crau

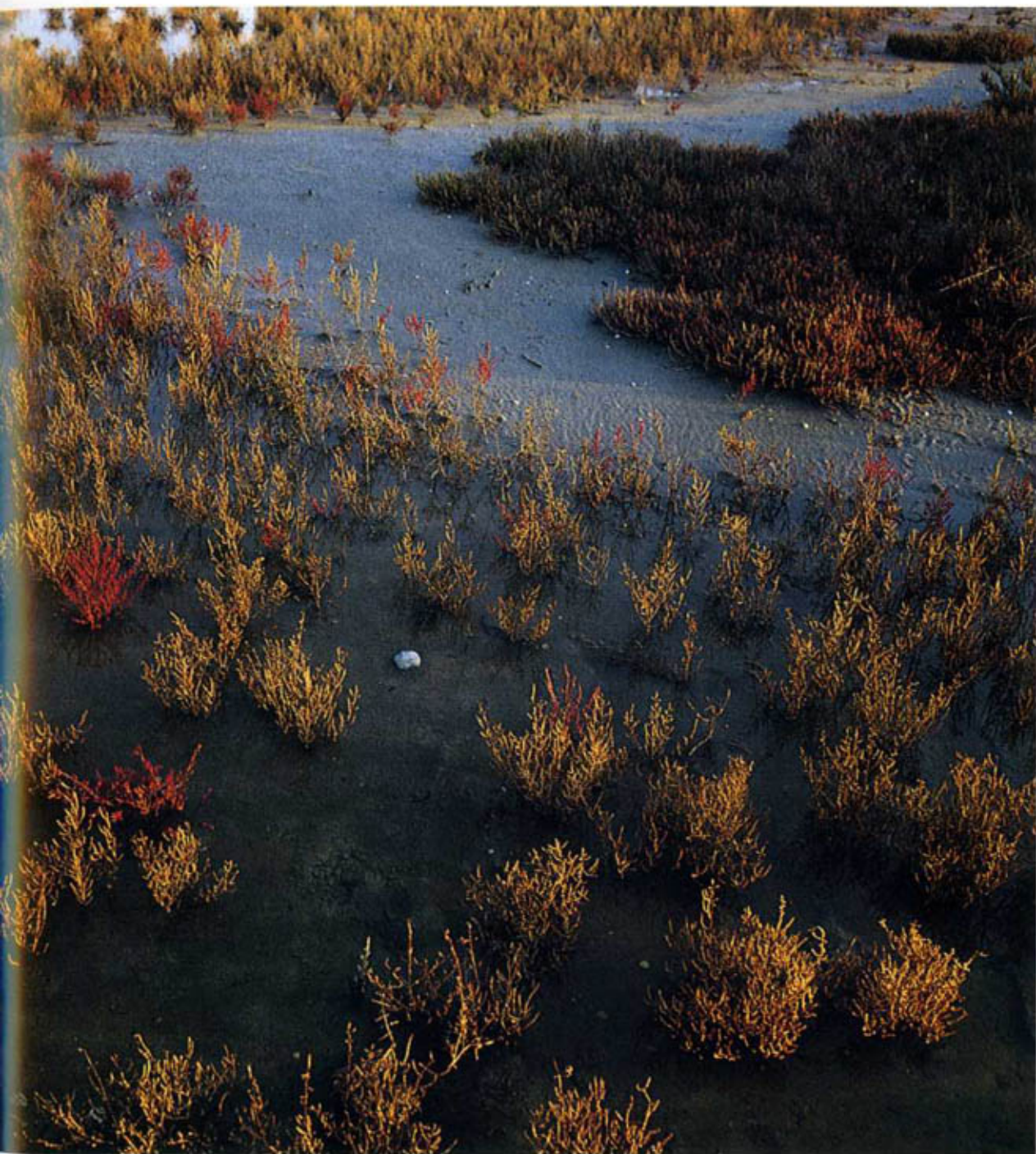


À l'orient du Grand Rhône, au-delà de Mas-Thibert, le marais de Vigueirat, quoique situé en dehors du delta rhodanien, semble, pour ceux qui le connaissent, l'expression la plus accomplie de la

Camargue. Occupant l'horizon, à des dizaines de kilomètres de là, les installations industrielles de Fos-sur-Mer se dressent et crachent leurs impuretés. Entre les deux, il y a la Crau, cette terre excessive où les pierres ont une âme dans leur omniprésence. Nulle imagination ne pourrait concevoir cette juxtaposition de trois mondes à la fois si proches et si dissemblables. C'est celui de la Crau, où la Mireille de Mistral, en marche vers les Saintes-Maries, s'expose sous le brûlant soleil d'été dont elle périra, qui sera au centre de notre toute prochaine reconnaissance. Mais auparavant, ne serait-ce que pour insister sur la force du contraste et sur l'absolu des différences, nous ne pouvons nous empêcher

La Crau n'est plus très loin. De plain-pied, on va l'aborder guère au-delà du canal du Vigueirat. Mais d'ici là, entière et magnifique se montre la Camargue. On dirait qu'elle est égale à elle-même plus que partout ailleurs. Ses sangliers trottaient sur une terre souvent spongieuse et l'étendue des solicornes ne laisse rien deviner un voisinage aride et caillouteux.





d'errer sur les ultimes espaces camarguais dont l'achèvement se confond avec le canal du Vigueirat. Le Conservatoire de l'espace littoral et des rivages lacustres est devenu le propriétaire de près de 1 000 hectares qu'il réserve, entre autres attentions, à la jouissance de toutes les espèces de hérons de France dont les sujets y sont aussi heureux que les moineaux dans un square parisien. Les sangliers courent ou trottent au milieu des roseaux sur la terre spongieuse où le pas de leurs sabots résonne comme un clapotis. De toutes parts, ils laissent leurs traces. De noirs taureaux courent sur de larges nappes aqueuses dans un élan comparable à celui qu'inspirent les retrouvailles de la mer sur les plages des vacances. La joie de vivre explose de partout. Et chaque saison a ses refrains. Il y a, en avril-mai, d'inoubliables concerts de butors étoilés en quintettes. Les blongios ont aussi leur secteur de prédilection pour leurs manifestations vocales. Sur la ligne arborée au-delà de laquelle commence la brève transition avec la Crau, les hérons amateurs de nidifications perchées — aigrettes garzettes, bihoreaux aux éveils crépusculaires, gardes-bœufs et crabiers — s'ébattent de concert, par centaines. L'ensemble arpente le souffle dans sa multiplicité qui n'est pas seulement celle de la faune. Ses composantes sont imbriquées tant et si bien qu'elles forment un puzzle biologique dont chacune des parties complète et relaie les avantages de celles qui lui sont contiguës sans lui ressembler. Il n'est point besoin de faire une longue excursion pour longer tour à tour des jonchaies où excelle le jonc

Les nidifications de hérons arboricoles que la Crau toute proche ne peut séduire s'effectuent pourtant, pour une large part, dans la partie de ce grand dernier domaine de l'ensemble camarguais par-delà le grand Rhône que l'on pourrait appeler sa zone frontière orientale. Les colonisations par les échassiers des branchages qui leur conviennent donnent lieu à divers rapprochements entre espèces parentes. Les blanches aigrettes garzettes (ci-contre) sont, parmi les aradéides en présence, volontiers coutumières de ce genre de cohabitation. Mais chaque sujet tient et défend sa place.

maritime, des pâtures salées peuplées de salicornes et des scirpaies où maints oiseaux exercent leur goût de vivre en catimini.

Dans les intimités palustres

Nous avons sous les yeux la plus grande roselière protégée d'essence camarguaise : 200 hectares, pas moins, de cette végétation. Dans l'hiver, jusqu'à 150 busards harpays y dorment. Auparavant, dans ce « petit printemps » qu'est, ici, la première quinzaine d'octobre si propice aux haltes migratoires, des petits oiseaux comme les lusciniolles à moustaches se plaisent à laisser fuser, de leur cachette, leur chant. Les refuges à gorgebleues ne manquent pas en bordure de roubine. Rémiz et mésanges à moustaches s'arrêtent en cours de voyage à l'invite d'abris sûrs. Certaines espèces, en s'attardant, paraissent se figurer qu'elles sont déjà réinstallées en des intimités palustres d'Afrique. Le confort présent est si apprécié que les hirondelles de rivage trouvent la capacité de se blottir là, à 10 000, guidées par une commune détermination. Bergeronnettes printanières, bergeronnettes grises se posent — et se reposent — de même en ces abris. Des hérons pourprés traînaillent dans l'air, moins pressés de s'éclipser que ne le commandent ordinairement les échéances de leurs pareils qui ont connu des estives différentes. Parmi les migrateurs intégraux, des hirondelles rustiques ont fait mieux, qui, au nombre d'une douzaine, ne sont pas parties du tout, tenant le coup jusqu'au printemps, comme si un bout d'Afrique s'était déplacé jusqu'à elles pour leur épargner de la peine.

Là où une immersion plus ou moins étendue s'étale à nu sous le ciel, se posent des palmipèdes que l'on sait pourtant difficiles dans le choix de leurs séjours. Les renforts s'additionnent en mauvaise saison. L'option de 1 500 nettes rousses pour hiverner se fait à bon escient. Quelques oies cendrées ont gardé, de leur repli au Ligagneau, une si bonne impression qu'elles ont — jolie hardiesse — décidé d'y nicher.



Les oies, d'ordinaire, ont des ambitions autrement nordiques quand il s'agit, pour elles, de nidifier. C'est dire que la plupart de ces palmipèdes ne font, dans cette Camargue extrême-orientale, que des séjours provisoires commandés par des impératifs de saison. Va pour l'automne et l'hiver. Mais dans le printemps et l'été, leurs positions sont infiniment plus septentrionales. Aussi, quelle n'a pas été la satisfaction des observateurs locaux lorsqu'ils se sont aperçus que quelques oies cendrées avaient osé prendre l'espace provençal du Ligagneau pour zone très exceptionnelle de reproduction !

Dans leur cas d'exception, c'est le Nord qui a été remplacé, comme si ses utilités avaient pu se transposer aux approches de la Méditerranée. Quant aux sarcelles d'hiver, particulièrement représentées, elles trouvent gagnage et remise sans avoir à consentir beaucoup de coups d'ailes pour

relier l'un à l'autre. Tout cela est aussi attachant que surprenant, car les fréquentations des plus variées qui ont permis l'observation, toutes saisons confondues, de 250 espèces d'oiseaux, dont 60 sont nicheuses, sacralisent un ensemble naturel et obligent à lui reconnaître certaines qualités qu'il semble avoir empruntées à d'autres latitudes.

Entre deux oppositions paysagères

Sa situation est néanmoins unique à un titre qui n'est pas celui-là parce que la Crau, où toutes les données changent à quelques petits kilomètres de distance, n'en a pas moins des liens notables avec cette extrême Camargue.

Certes, les échasses qui fournissent matière à étude prolongée, ou les chevaliers, les barges, les bécassines qui, pour le moins, font arrêter en ces domaines de l'Étourneau et du Ligagneau (qu'on rassemble sous la désignation de marais du Vigueirat), lors de leurs migrations d'automne et de printemps, n'ont strictement rien à faire sur une steppe où les pierres surabondent.

Mais les rapports de voisinage existants entre oppositions paysagères tranchées intéressent d'abord les bergers dont les moutons passent, entre les beaux jours et ceux qui le sont moins, des terres les plus sèches à celles où les taureaux cessent, pour des mois, de paître sur la sansouire.

Une autre liaison se rapporte à des oiseaux qui, de la Crau, sont (pour la France) l'exclusivité. Nous allons en parler assez longuement comme ils le méritent. Contentons-nous, pour l'instant, de dire que ce sont de simili-pigeons mais l'on ne s'étonnerait pas, à première vue, de les entendre appeler perdrix. Plus au nord, leur existence est actuellement impensable. En Crau, au contraire, les gangas catas se trouvent autant à leur affaire que des poissons dans l'eau.

C'est justement un besoin de ce breuvage qui les fait atterrir occasionnellement sur les franges du Ligagneau, terminus de la Camargue, quand leur séjour habituel ne leur permet plus d'étancher une soif curieusement exigeante. Les incursions de ces gangas sont bien remplies, mais ne risquent guère d'être prolongées, car rien d'autre ne peut les attirer là, eu égard à leurs accoutumances foncières. Ils repassent donc, à coups d'ailes cinglants, cette frontière le long du canal du Vigueirat, pourvue de beaux arbres qui, pour certains d'entre eux, par les commodités qu'ils procurent, favorisent le grégairisme de hérons aimant vivre en des colonies mixtes. Aux tamaris succèdent, sinon se mêlent des saules et des peupliers blancs. Il y a même des chênes. Et des frênes ont pris la place d'ormeaux morts.



Le rollier, résolument méridional dans ses séjours européens, est l'un des oiseaux qui appartiennent tout autant à la Crau qu'à la Camargue.

LE ROLLIER EN COMMUN

Si différents soient-ils dans leur conformation, le Vigueirat et la Crau ont un oiseau voyant en partage. Il s'agit du rollier d'Europe, qui n'a mérité cette dénomination qu'assez tardivement. Son adoption de la frange méditerranéenne française ne remonte qu'à la moitié du XIX^e siècle.

Maintenant, sa réapparition annuelle marque le plein printemps. Début mai, il excelle dans des parades nuptiales où se succèdent élans, pirouettes et piqués. Plus tard dans la saison, il semble prendre la pose quand il se fait guetteur sur un perchoir ou un fil tendu. On admire alors la fierté de son port et son plumage où la clarté du bleu se marie si bien avec l'éclat du brun-roux. Cet oiseau guère plus grand qu'une tourterelle donne alors une impression de force contenue mais toute prête à se manifester.

C'est un prédateur d'insectes de bonne taille, de lézards et de petits mammifères. Son bec respectable se montre assez fort pour venir à bout de toutes ces proies.

Avant la fin de l'été, il n'est plus de crevasse ou de cavité pour retenir utilement l'espèce. Parents et descendants sauront encore apprécier, l'an suivant, les commodités du paysage. Mais entre-temps, ils s'en vont chercher outre-Méditerranée et au-delà de quoi continuer à satisfaire pleinement leur appétit.





Curieux de penser que le domaine du Ligagneu se montre aussi authentiquement camarguais comme nous le prouve l'illustration ci-contre alors que ceux qui l'arpentent peuvent distinguer, en portant leur regard vers l'est, des concentrations industrielles crachant leurs fumées à peu de lieues de là. Entre les deux, passé le canal du Vigueirat représenté ci-dessus et un espace de transition où les marisques affichent leurs derniers droits, la Crau, en une vingtaine de sites répertoriés, reste pareille à ce qu'elle fut dans son ensemble. Mais la croirait-on si proche à contempler l'eau de ce canal et ses rives boisées ?

Après un survol en puissance de ce haut paravent, les gangas ne retrouvent pas immédiatement la Crau, mais il s'en faut de peu. Entre les deux univers étrangers l'un à l'autre, l'espace est d'abord colonisé par des marisques dont les dents des feuilles sont redoutablement aiguisées. Mais en quelques secondes, les fugitifs, après viol d'un biotope qui ne leur appartient pas, redécouvrent sous eux une étendue typique tout à fait ouverte à leur pratique. C'est bien pourquoi le Conservatoire de l'espace littoral et des rivages lacustres a absolument tenu, dérogeant aux options paysagères qui justifient sa dénomination, à acheter aussi une portion assez étendue de désert intermittent. Le voici propriétaire d'une relique de la Crau ressemblant à son ancienne réputation : Négreiron, 170 hectares. Elle restera grandiose dans ce qu'on croit être son dénuement de saison sèche quoique poignante dans cette estivale présentation.